

Le parapluie

André Schneider

1932, quelque part au Japon. C'était une pluie de printemps, qui ne détrempait rien vraiment, mais qui pourtant, comme un brouillard, rendait la peau humide d'une manière indéfinie. La jeune fille se précipita vers la sortie avant et ne comprit qu'en voyant le parapluie du jeune homme : « Oh, il pleut sans doute, non ? »

Le jeune homme avait ouvert son parapluie moins à cause de la pluie que pour cacher son appréhension de le voir apparaître devant la boutique où la jeune fille était assise.

Sans dire un mot, il tendit le parapluie à la jeune fille qui, bien sûr, ne passa qu'une épaule en dessous. Bien qu'ils fussent tous deux mouillés, le jeune homme n'eut pas le courage de se rapprocher de la jeune fille en cours de route et de lui dire : « Viens donc tout à fait sous le parapluie ». La jeune fille, de son côté, aurait bien voulu poser une main sur le manche du parapluie, mais elle faisait la grimace, comme si elle allait s'enfuir à tout moment en passant sous le parapluie.

Ils se dirigèrent vers le photographe. Le père du jeune homme, un fonctionnaire, allait être muté dans un endroit lointain. Il s'agissait donc d'une photo d'adieu.

« Si vous voulez bien vous mettre ici, l'un à côté de l'autre... » Le photographe désigna un canapé, mais le jeune homme était incapable de s'asseoir à côté de la jeune fille. En se plaçant derrière la jeune fille, il posa ses doigts sur le dossier du

canapé de manière à ce qu'ils touchent légèrement le couvre-chef haori de la jeune fille, souhaitant que leurs deux corps soient reliés quelque part. C'était la première fois qu'il sentait le corps de la fille. La chaleur indistincte qui se transmettait au bout de ses doigts lui donnait une sensation de chaleur, comme s'il tenait la fille nue dans ses bras.

Toute sa vie, chaque fois qu'il regarderait cette photo, il se souviendrait de la chaleur du corps de la jeune fille.

« Que diriez-vous d'une deuxième photo ? Vous deux assis sur le canapé, une double poitrine en gros plan... »

Le jeune homme se contenta d'acquiescer. « Et tes cheveux ? » demanda-t-il doucement à la jeune fille.

Hâtivement, le rouge aux joues, la jeune fille leva les yeux vers le jeune homme, puis, avec un éclair de joie dans les yeux et sage comme une enfant dans ses sandales Geta qui claquent, elle se dirigea vers le miroir des toilettes.

Tout à l'heure, lorsqu'elle avait vu le jeune homme devant le magasin, elle n'avait pas eu le temps de se recoiffer, tant elle s'était envolée. Et depuis, elle n'avait cessé de penser à sa coiffure : qu'elle était gâchée comme après avoir arraché son bonnet de bain. Mais en présence d'un homme, la jeune fille n'avait pas été capable d'attacher ses mèches détachées avec un geste vaniteux, tant elle avait honte. Et le jeune homme, de son côté, avait cru qu'il ferait encore plus honte à la jeune fille en lui disant de mettre de l'ordre dans ses cheveux.

La sérénité avec laquelle la jeune fille se rendait aux toilettes mettait également le jeune homme de bonne humeur. Ensuite, conséquence de cette sérénité, ils prirent place sur le canapé, serrés l'un contre l'autre, avec le plus grand naturel.

En quittant le studio photo, le jeune homme chercha son parapluie. Soudain, il vit que la jeune fille qui était sortie avant lui se tenait devant la porte, son parapluie à la main. Et ce n'est

qu'à ce moment-là, sous le regard étonné du jeune homme, que la jeune fille réalisa qu'elle avait elle-même pris le parapluie. La jeune fille prit peur. Il s'agissait d'un comportement totalement inconscient qui montrait clairement que la jeune fille se sentait à sa place.

Le jeune homme n'a pas su dire qu'il voulait tenir le parapluie. La jeune fille n'a pas réussi à lui céder le parapluie. Mais contrairement à ce qui s'était passé sur le chemin du photographe, les deux jeunes gens revinrent soudain à l'âge adulte, avec des sentiments de couple. Ils n'étaient pas mouillés, ils se tenaient tous les deux côte à côte sous le parapluie.

C'est tout ce qu'il y a à dire sur le parapluie...

Mumpfi

Angelo Russo

Chapitre I

Mumpfi ?

Avant de vous raconter mon histoire, je crois que je dois vous expliquer ce que sont les Mumpfis et d'où viennent ces petites créatures.

Que sont les Mumpfis ? :

Pour commencer, vous vous demandez certainement à quoi peut bien ressembler un Mumpfi. Eh bien, ce n'est pas si évident de vous en décrire un. Comme les Mumpfis peuvent naître d'à peu près tout et n'importe quoi, pourvu qu'ils s'y sentent bien... Ils peuvent apparaître au coin d'un sourire, un regard, un paysage, un visage, une fleur, un amour... À peu près tout ce qui est simple et beau peut créer un Mumpfi.

C'est aussi pour cette raison qu'ils sont tous différents et pourtant ils auront toujours un point commun... ce sera cette mignonitude si caractéristique de leur espèce. Ces petits êtres plus ou moins ronds et fofous sont des créatures adorables. Leurs bras ont une particularité assez folle, ils peuvent les faire disparaître dans leur corps s'ils n'en ont pas besoin.

Ils ne pensent qu'à jouer entre eux ou faire des farces aux humains, rire, danser et parfois lézarder au soleil ou simplement écouter le bruissement des feuilles ou encore provoquer toutes sortes d'événements dans nos vies afin de nous faire prendre conscience de quelque chose... bien que sur ce dernier point, j'ai

parfois des doutes. Je me demande si ce n'est pas une conséquence de leur inconséquence.

Pour qu'un Mumpfi puisse apparaître, il faudra donc un moment spécial ou un spectateur.

Tout un chacun peut donner naissance à une de ces tendres bestioles. Mais si vous voulez vraiment savoir comment cela se passe, il vous faudra vous armer de patience et trouver le moment-mumpfi de votre vie par vous-même. Que ce soit lorsque vous ressentirez des picotements dans la nuque à la vue d'un coucher de soleil, lors d'un orage ou lorsque vous aurez l'impression durant un concert que le monde entier tient dans la paume de votre main.

Alors là, regardez bien en vous et autour de vous. Vous aurez peut-être la chance d'assister à un spectacle merveilleux et auquel peu de gens font attention de nos jours. Vous verrez un Mumpfi, ou deux peut-être, pointer le bout de leur nez rose et humide.

Le moment de leur naissance définira aussi en partie leur apparence.

Par exemple, si je vous parle de Sh'oky... elle est née d'un éclair vu par un enfant. Elle mesure environ 10 cm de haut (ce qui est une bonne taille moyenne). Son pelage noir est moucheté d'un jaune intense, il est doux et sent bon les sous-bois humides. Ses yeux vifs en amande sont eux aussi d'un jaune profond. Son corps fin est terminé par deux petites pattes vives.

At'ti lui est né de l'écoute d'un homme pour la musique. Son poil noir lustré est parsemé de petits pois blancs. Est-ce un souvenir des notes entendues ?

Ses yeux, ronds comme des boutons, d'un bleu profond nous donnent envie de partir à la découverte de quelque chose de nouveau. Ils nous stimulent et nous poussent à aller de l'avant.

At'ti est un peu plus grand que les autres, il mesure presque 15 cm et à un corps en forme de goutte à l'envers. Ses pattes, elles, sont légèrement palmées.

Tch'elo, alors lui, c'est indescriptible... c'est presque un futoir sans nom.

Il est de belle taille, avec un pelage bariolé, de grands yeux vert marron, d'une humeur toujours joyeuse et est prêt à tout pour s'amuser et faire rire.

D'après ce que j'ai compris, il est né en Sicile de l'amour d'un peintre pour un arbre. Sylvio a peint cet arbre tellement souvent, en lui racontant tout ce qu'il se passait dans sa vie que Tch'elo est resté blotti au creux du tronc durant des années, sans se montrer, simplement pour profiter des récits de cet homme.

Tar'mun, lui, est plutôt petit et d'un orange vif. Ce qui est normal, puisqu'il est né à la vue d'un lever de soleil sur la côte africaine. L'émerveillement de cette femme a permis à Tar'mun de naître et lui a donné son caractère doux et tendre. Il ne recherche que la chaleur d'un regard, la complicité d'un ami... parfois un peu mélancolique, parfois envahissant, mais toujours plein de tendresse.

Voilà, je vous ai parlé de mes amis. Maintenant je vais vous raconter comment je les ai rencontrés.

Chapitre II

Lisa et Giovanna

J'ai 13 ans.

Je m'appelle Lisa et j'ai toutes mes dents, comme me le dit souvent ma Nonna.

Je passe la plupart de mes vacances dans la ville natale de mon grand-père, à San Vito lo Capo en Sicile. Ma grand-mère, elle, est née dans une petite ville en Suisse, Fribourg.

Mon Nonno a quitté son pays dans les années 60 pour essayer de gagner sa vie de façon décente. Il est arrivé en Suisse un peu par hasard. Je crois qu'un de ces amis y vivait déjà et pour ne pas se sentir seul... il s'est rendu dans la même ville que lui. Et comme vous vous en doutez, ce fut une excellente décision.

C'est là, à San Vito lo Capo, que mon grand-père m'a raconté un jour une vieille histoire de famille. Celle de ma tante Giovanna. On l'appelait aussi la folle, car elle prétendait voir et discuter avec de petites créatures bizarres. Gentilles, mais bizarre.

Dès son plus jeune âge, Giovanna parlait souvent seul. Elle riait apparemment sans raison. Elle était toujours d'humeur joyeuse et joueuse. Au début, personne n'y fit attention. On se disait qu'elle avait beaucoup d'imagination. On haussait les épaules et on la laissait faire, après tout, il faut bien que jeunesse se passe.

Puis vint le jour, le jour où elle en parla à Rosa Maria. Sa meilleure amie. Qui elle, par peur, en parla à sa mère. Celle-ci

se confessa au curé, qui lui le rapporta à l'évêque... (les vieilles superstitions ont la vie dure).

Ces derniers décidèrent alors d'exorciser Giovanna. Il Padre arriva un vendredi de Pâques chez elle et voulait guérir cette pauvre brebis égarée et la ramener dans le droit chemin. Ses parents n'osèrent pas s'opposer au pouvoir religieux. Ils laissèrent donc faire. Le curé ne réussit qu'à la faire pleurer et la rendre folle avec ces cris et gesticulations, son encensoir...

Imaginez-vous, une fillette de 11 ans à peine, vous retrouvez dans un mauvais film de série B de ce genre, il y a de quoi vous traumatiser à vie !

Je crois que mon Nonno voulait me mettre en garde. Me prévenir. Me dire de prendre soin de moi. Au début, je n'ai pas bien compris pourquoi, puis il m'a montré une photo fripée et jaunie de Giovanna.

Je n'en ai pas cru mes yeux !

C'était moi. Avec d'autres habits, un autre style, mais c'était moi en tous points.

Les mêmes boucles larges et marron, les mêmes yeux, le même nez, la bouche, l'oreille droite un peu décollée, le grain de beauté au coin de l'œil. Une vraie jumelle ! Incroyable.

Je rassurai mon grand-père. Après tout, j'avais les pieds bien sur terre, j'étais quelqu'un de pragmatique et donc il n'y avait donc aucun risque que cela m'arrive. Mon Nonno m'offrit son plus beau sourire et me prit dans ses bras en me murmurant :

« *Ti amo gioia mia !* » *Je t'aime ma joie !*

On en resta là.

Les jours suivants se sont écoulés dans la douce atmosphère des vacances siciliennes.

On se levait tôt et profitait de la vue superbe sur la mer en prenant notre petit déjeuner sur la terrasse. Ensuite nous allions

tous les trois soit à la plage, soit nous prenions le bateau, mon grand-père et moi.

Nous profitons de notre temps, en toute simplicité et avec beaucoup d'amour et d'attention. Comme nous l'avions toujours fait.

Ces belles et chaudes journées s'accompagnaient d'un zéphyr sentant bon la mer et le sel.

J'ai toujours aimé le vent dans mes cheveux. J'aime cette sensation de vide et de calme qu'il me donne.

Les jours passèrent, les semaines s'écoulèrent et vint la fin des vacances.

Je rentrais chez moi avec de nouvelles histoires en moi et de nouveaux souvenirs à partager avec mes amis.

Chapitre III

Un piatto di Pasta ?

Enfin ! Enfin de retour à la maison. Mon chez-moi. San Vito lo Capo.

Je vais pouvoir rendre visite à mon Nonno. J'espère qu'il va mieux. J'ai tellement peur de le perdre et je me fais tellement de souci pour ma grand-mère.

Oui, il ne va pas bien. Oui, on le savait que cela pouvait arriver. On avait souvent parlé d'un après-eux. Mais jamais je n'aurais imaginé que cela arrive si tôt. Je n'ai que 14 ans, j'ai besoin de lui. De son amour, de son rire et de ses mains rugueuses et fortes. Je ne veux pas imaginer une vie sans sa présence.

Le train arrive doucement, beaucoup trop lentement à mon goût, en gare. Je trépigne d'impatience derrière la porte prête à arracher cette maudite poignée dès que je le pourrai.

Elle est là. Sur le quai de gare. Je viens de la voir. Seule, triste, l'échine courbée. Comme si la douleur la faisait rétrécir. Je vois ces yeux, mais je ne vois pas leur lumière. Ma respiration s'accélère. Je me mets à transpirer, à m'angoisser.

Ça y est ! Le train se décide enfin à s'arrêter ! Je tire sur la poignée, chope son sac à dos et enjambe les trois marches d'un seul coup.

Je la serre dans mes bras. Je respire son odeur familière. Je veux m'en imprégner, n'oublier aucune nuance de son parfum.

On se regarde tendrement et sans bouger. Les gens passent, certains nous bousculent, mais rien n'arrive à nous faire lâcher

notre regard, nos mots silencieux et doux.

On reste ainsi un bon moment.

Soudain, elle me demande :

« Tu as faim ? »

Je lui souris un peu surprise par sa question et lui réponds :

« Un peu oui. »

Sans rien dire, elle me prend la main et m'entraîne vers la sortie d'un pas ferme. Ce que je n'aurais jamais cru possible lorsque je l'ai vu sur le quai de gare.

Arrivés sur le parking de la gare, elle marmonne de sa voix douce :

« Sai, un piatto di pasta risolve tanti problemi ! »

On se met à rire toutes les deux. C'est le dicton préféré de Nonno. « Un plat de pâte résout bien des problèmes ».

Il aimait manger et lorsque quelque chose ne tournait pas rond ou que j'étais triste, il me poussait vers la cuisine et me préparait de succulentes pâtes à la sauce tomate ou au pesto. Deux sauces que mon Nonno adorait préparer l'été en prévision de ces jours gris et maussades où il aurait besoin de soutien et de soleil.

On parlait, je plongeais mes yeux noisette dans le bleu des siens. Et comme par magie, les problèmes perdaient de leur grandeur ou la tristesse s'évanouissait par elle-même. On ne parlait pas forcément de ce qui me tarabiscotait, on égrenait des mots de tous les jours.

Il me racontait sa dernière prise ou bien il me parlait des constellations des marins et de leurs légendes. Je l'écoutais, je me laissais bercer par sa voix. Je lui parlais de mes amis, de ma vie parfois triste, parfois morne, mais toujours si loin d'eux et de leur amour. Prise par son rythme, sa voix douce et rocailleuse, je me laissais transporter vers la mélodie des vagues, j'avais l'impression de ressentir la marée, les embruns sur ma peau. J'étais bien !

C'était simplement magique.

Chapitre IV

L'hôpital

Arrivées sur parking de la gare, nous nous sommes dirigées vers la voiture de ma grand-mère. Une vieille Topolino bleu ciel, reconnaissable entre mille... avec ses autocollants ramenés de chaque pays qu'ils avaient visité ensemble. Main dans la main. Le cœur joint et les mains ouvertes à toutes les rencontres possibles.

Nous sommes restées silencieuses durant le trajet jusqu'à l'hôpital.

On savait bien ce qui nous attendait là-bas. SON Amour de jeunesse. MON Nonno. La ville vivait. Nous, on mourrait un peu à chaque kilomètre avalé.

J'avais le sentiment que la vieille voiture avait faim de bitume. Moi, j'avais faim d'autre chose.

« Vous êtes arrivés à destination ! » – nous lance fièrement ce stupide GPS...

On s'engouffre par la porte de l'hôpital et nous montons directement au premier étage. Chambre 118.

L'infirmière nous dit qu'il dort, elle nous demande de faire doucement. De ne surtout pas le réveiller. On est d'accord, bien sûr.

« Non, mais qu'est-ce qu'elle croit... ? Je ne vais pas me mettre à danser sur la table ! » me demande ma grand-mère.

J'acquiesce et pousse délicatement la porte de sa chambre. C'est bête, mais je cherche directement le contact avec son regard bleu mer. Je veux voir son étincelle, sa flamme de vie, son sourire ! Pas de chance.

Nonna s'assied au bord du lit, elle caresse son visage avec tellement de tendresse que cela fait presque mal à voir. Elle lui soupire :

« Ciao Principe mio *Bonjour mon Prince* ! Encore en train de dormir ? Regarde, Lisa est là... Ouvre les yeux s'il te plaît... Allez, fais un effort. »

Je la prends dans mes bras et embrasse tendrement son front plissé.

« C'est bon Nonna, laisse-le dormir encore un peu. Tu sais, c'est ce qu'il aimait le plus après un bon plat... »

« ... de pâtes ! » me répondit-elle avec un sourire las.

Assises à son chevet, on lui parle tour à tour. Elle lui raconte ce que Rosario a fait comme dernière bourde. De ce qu'elle a acheté pour le repas du soir. De chaque tomate qui pousse dans leur jardinet. Moi de ma vie de citadine, de mes amies. D'une nouvelle rencontre, un espoir naissant.

Je regarde l'écueil de San Vito, si grand, si fort et me laisse bercer par la voix douce et chaude de ma Nonna. Portée par un océan d'amour et de tendresse vers le pays des rêves.

« Viens Pulcinella *Polichinelle* ! On va manger. È un dormiglione ! C'est une marmotte », me chuchote-t-elle.

On descend bras dessus bras dessous jusqu'à la pizzeria du coin, elle commande deux pizzas Margarita et deux bières. Le regard plongé vers la mer, nous mangeons en silence. Un silence complice et rempli de mots inconnus s'installe. Personne ne bouge ou ne vient déranger notre bulle durant ces heures.

« Nonna, on rentre à la maison ? Il est bientôt minuit. Ils veulent fermer. On reviendra demain matin après le petit déjeuner voir Nonno. »

« D'accord », répond-elle.

« Et toi là-haut, tu laisses mon Principe tranquille cette nuit !! Il est hors de question que tu me le prennes en cachette », invective-t-elle le Ciel.

Je m'enfile sous les draps frais. Nonna entrebâille la porte et me demande si je dors... Elle s'approche du lit, comme lorsque j'étais petite, glisse ses doigts fins entre les miens et elle se met à prier :

« Angelo di dio

Che sei il mio custodie

Reggimi, Governa me

Che ti fuoi affidato

Dalla pietà celeste

E così sia. »

« *Ange divin.*

Toi qui es mon Gardien.

Soutiens-moi, Dirige-moi.

Tu fus mis à mes côtés.

Par la Pitié céleste.

Qu'il en soit ainsi. »

« Dors bien. À demain matin. »

Chapitre V

Un jour de plus

Une douce odeur de café me chatouille les narines, j'inspire profondément et profite de la chaleur enveloppante des draps. Je m'étire lentement et prends le temps de revenir tout gentiment dans mon corps.

Puis soudain... je me souviens d'où je suis et surtout du pourquoi !! Aïe...

Je me dirige vers la cuisine, le cœur de la maison. Et je me rends compte que ça doit faire déjà un moment que Nonna est debout. Il y a un parfum de café frais et de ciambella qui flotte partout autour de moi. Un régal.

Lorsqu'elle me voit dans l'embrasure de la porte, elle m'offre un grand sourire et dit en me désignant ma place :

« Vas-y doucement, je viens juste de la sortir du four ».

Une grande tasse remplie à ras bord, une tranche généreuse dans mon assiette. Connaissez-vous une meilleure manière de commencer une triste journée ?

Délicatement, je brise un morceau de ciambella fumante et croque dedans. Une explosion de saveurs finit de me réveiller. De l'orange, de la ricotta, des amendes croquantes. J'en ris intérieurement. Cela doit se voir, car elle me demande :

« Tout va bien ? »

Je lui souris enfin en retour.

« Oui, ça va. Ne t'inquiète pas. Bien dormi ? »

« Comme ci, comme ça... – dit-elle – J'ai fait des rêves bizarres.

J'étais de nouveau en Suisse et on mangeait tous une fondue vacherin au bord de la mer. Ton père était là et chantait la Marseillaise. »

Je m'esclaffe le nez dans ma tasse. Si mon père se mettait à chanter, je crois que tous les atomes du monde s'enfuiraient. On éclate de rire à l'unisson. J'aime son rire grave et profond. Elle pose sa main frêle sur la mienne :

« Prête ? » demande-t-elle.

« Je file sous la douche. J'ai du café plein les cheveux – dis-je en hochant de la tête – tu es prête toi ? »

« Jamais. On n'est jamais prêt à ça. Au fait, merci d'être là. Tu es la seule qui est venue tout de suite », me répond-elle en me prenant dans ses bras.

Elle porte encore sur elle l'odeur de la pâte sucrée. Elle sent le soleil et la mer. Ce parfum que je croyais propre à mon Nonno, je le découvre accroché à sa peau. J'en tremble. Son étreinte se resserre encore un peu.

« Ti amo gioia mia ! » « *Je t'aime ma joie* »

On se prépare pour aller rendre visite à l'homme de sa vie, mon Nonno. Elle range la cuisine, vérifie plusieurs fois que tout était bien à sa place. On ne sait jamais... quelqu'un pourrait venir à l'improviste. Elle prend ses clefs, s'accroche à mon bras et se dirige vers la voiture. Durant le trajet, une vieille cassette déroule des chansons italiennes, elle fredonne tout en roulant. Un mince sourire aux lèvres.

Chambre 118. La Peur au ventre, on ouvre la porte en douceur. Peur de découvrir un lit vide. Il est là et on expire !

Elle sort un étui en cuir de son sac à main et se met à chercher de l'eau pour prendre soin de son Principe. J'ignorais qu'elle savait si bien manipuler un rasoir. Je la regarde faire et l'écoute

lui chanter ses chansons préférées, lui raconter notre éclat de rire de ce matin. Lui murmurer à l'oreille :

« Ti amo Principe mio ! Tornami o prendi il tuo volo ! »

« *Je t'aime mon Prince ! Reviens vers moi ou prends ton envol !* »

J'en ai les larmes aux yeux et essaie de renifler discrètement. Elle me regarde en souriant et lance :

« Sois triste si tu veux, mais pas devant lui... Il n'a pas besoin de notre pitié, juste de notre présence et de notre amour. »

Je me reprends et viens enlacer délicatement ma Nonna. Elle a raison, comme toujours !

Chapitre VI

On y va ?

Le lendemain, on a passé la journée avec lui en parlant, en chantant, en marmonnant des mots doux, en riant même. Nous riions de ses bêtises, des folies qu'il aimait faire, de sa passion pour la nourriture et les vieilles histoires. À tel point que, parfois, l'infirmière passait la tête par la porte entrouverte et nous sermonnait :

« Soyez plus discrètes, il y a des gens que cela dérange ».

Nous ne pouvions pas imaginer de devoir rester assises, là, sans dire un mot ou sans faire de bruit. Impossible. Pff... Après un silence gêné, j'ai proposé à Nonna d'aller manger une schiacciata.

« Très bonne idée Gioia mia ! »

Le soleil nous a accueillis à la sortie de l'hôpital, nous forçant à plisser les yeux.

« On dirait une Chinoise », me lance-t-elle.

« Eh bien, merci, mais je préfère ma double vie. Mi-suisse, mi-sicilienne ! À moitié escarpée, à moitié houleuse comme il l'a toujours dit », rétorqué-je en tirant la langue.

Un nouvel éclat de rire et nous nous dirigeons vers une table de libre afin de prendre des forces pour l'après-midi. Après avoir mangé nos sandwiches, bu un espresso du feu de Dieu, vient toujours le moment où il faut y aller.

« On y va Nonna ? »

« On y va ! »

Nous nous extirpons des fauteuils et prenons le chemin de la chambre 118, avec la même appréhension qu’hier, cette nuit ou ce matin. La Peur. Peur d’avoir raté son envol, comme dit Nonna. Cette Peur qui devient la compagne de nos jours. Mais tout va bien, il est là. On aurait pu croire qu’il nous attendait. On aurait pu jurer le voir trépigner d’impatience derrière ses paupières. Tel le grand enfant qu’il a toujours été.

Nonna s’assied sur la chaise, à droite du lit, en étendant ses jambes, moi je me couche délicatement à ses côtés. Elle pose sa main sur sa poitrine.

« Il respire si doucement. Ses ronflements me manquent tellement. »

Je joins ma main à la sienne et la vois fermer les yeux. Je me sens également terriblement fatiguée tout à coup. Je me laisse porter par son souffle et la chaleur de nos trois corps. Quelle paix.

Un de ces moments privilégiés comme il y en a peu dans une vie. Ces temps joints et conjoints où chacun sait ce que ressent l’autre. C’était un de ces instants précieux. Les heures passent, la lumière s’adoucit. Nous restons immobiles, endormis sans dormir. Nous sommes concentrés sur nous-mêmes.

On me pousse. Ces cris ? Qu’est-ce qu’il se passe ? C’est quoi toute cette agitation ? Je ne comprends rien, toujours embrumé du sommeil. Qu’avons-nous fait de mal ?

L’infirmière de ce matin m’intime de dégager le passage. De les laisser faire leur travail. Je vois Nonna, assise dans un coin, les yeux rougis. Je m’approche d’elle et joins nos mains, comme si on priait. Son regard vient se plonger dans le mien. J’y vois une telle tristesse, un tel cri muet, mais en même temps une telle joie de vivre que j’en suis toute retournée.

« Ça ira – dit-elle – Come veni, si cunta ». « *Comme ça s’est passé, ça se raconte* »

« Oui, ma Nonna. On va la raconter son histoire. »

Les médecins et les infirmiers sont toujours accrochés au corps de Nonno. Ils essaient de le ranimer, d'insuffler de l'air dans ses poumons, de forcer son cœur à battre.

« BASTA ! »

Surpris par le cri de cette femme frêle, le médecin se retourne avec une pirouette qui aurait été comique dans une autre situation.

« Pardon ? »

« Vous avez bien compris. Laissez-le tranquille », tanne-t-elle tout ce petit monde en les poussant hors de la chambre avec une énergie incroyable.

« Mais, J'AI des papiers à remplir, à vous faire signer si vous ne voulez... – lance le médecin depuis le couloir ».

« On verra ça plus tard ! » l'interrompt-elle.

Elle s'agenouille devant lui et récite sa prière du soir. Celle de mon enfance. Je la récite avec elle en prenant leurs mains. On reste ainsi, ce qu'il me semble être des heures, psalmodiant une prière et sentant la chaleur quitter cette main forte qui m'a si souvent ébouriffé les cheveux, qui fut si souvent tendue vers moi.

Soudain, parcouru d'un frisson, je me retourne. Il y a une petite ombre tapie dans le coin de la pièce. Je m'approche et je vois pour la première fois un Mumpfi. Il pose un doigt sur ses lèvres.

« Regarde-moi ! » soupire-t-il.

Je prends une grande inspiration et mon courage à deux mains. Je m'assieds par terre pour être à sa hauteur, enfin plus ou moins. Nonna se dirige vers moi en me demandant ce qu'il se passe. Comment lui dire ? Comment lui expliquer que je crois être devenue folle, comme Giovanna. Sa réaction me prouve vite que je ne suis pas devenue folle, du moins pas encore.

« Non, mais c'est quoi cette créature ? » s'exclame-t-elle.

« Je crois que c'est un... Mumpfi. Tu te rappelles de l'histoire de Giovanna ? »

« Ma che, scherzi ? » *Mais tu délires ?*

« Non, Nonna. Je crois bien que non. »

Je me concentre et tire un peu sur les rideaux pour laisser entrer un peu de lumière.

« Qui es-tu ? »

« Je m'appelle Knuf'fi », affirme cette boule de poils bleu nuit. « Regarde-moi ! », insiste-t-il.

Je l'examine attentivement... Ses yeux ?! Son sourire !? Cette voix !! Est-ce possible ??

Nonna comprend avant moi :

« Principe mio ? »

« Ciao Principessa ! Ciao Gioia Mia ! »

Malgré notre surprise, malgré notre incrédulité, nous nous sommes approchées de lui et nous nous sommes observés mutuellement un bon moment.

Puis Knuf'fi sauta dans les bras de sa femme adorée en émettant un rire qui sonnait comme un jeu de grelots. Nous sortîmes de la chambre, hébétés, sans prendre garde aux gens qui nous entouraient. On se sourit tendrement.

« On y va ? On rentre chez nous ?? » demanda-t-il.

Oui, on rentre enfin chez nous.



Voilà, je vous ai raconté mon..., notre histoire.

J'ignore quand et comment exactement est apparu Knuf'fi. Il était là. Tout simplement là. Lui non plus ne se souvient pas de cet instant. C'est bien dommage.

Depuis, je me suis installée à San Vito la Capo et me suis reconverti dans l'illustration de livres pour enfants. J'ai même recommencé à écrire.

Knuf fi, mon nouveau Nonno, m'a poussé à reprendre ma vie en main et convaincu de faire de mon hobby mon métier. Ça me réussit plutôt bien.

Entre le jardin potager, qui est également devenu un centre récréatif pour plusieurs Mumpfis, et mes revenus, on vit bien. Nous tous, en harmonie et ouvert à la découverte d'un nouveau monde. Un de ceux pleins de mystères et d'histoires à raconter.

À bientôt peut-être pour une autre histoire.

Amicalement,

Lisa.

La tour sexuelle des escargots

André Schneider